

jeudi **11 oct** à 19h30 et vendredi **12 oct** à 20h30

Ballet du Grand Théâtre de Genève / Tchaïkovski

Dans la presse





LE TEMPS

«Le Ballet du Grand Théâtre de Genève n'a jamais été aussi demandé»

Près de 80 représentations à Genève et l'étranger pour la saison 2016-2017, un record. Les 22 danseurs de la compagnie genevoise jouissent d'une cote d'enfer. Son patron, Philippe Cohen, détaille les raisons de cet engouement, à deux jours de «Ba/Rock», nouvelle création de la maison

Et si le Ballet du Grand Théâtre (BGT) vivait un âge d'or? Jamais la compagnie genevoise n'a autant dansé à Genève et dans le monde: près de 80 représentations programmées rien que pour la saison 2016-2017, «un record absolu», note Philippe Cohen, le patron de la troupe. Rarement aussi les 22 danseurs de la phalange auront été aussi ovationnés dans leur nef, l'Opéra des Nations, depuis le début de l'année. Dans les travées, la ferveur est palpable et le public souvent debout à la fin de la représentation.

Cet élan formidable, on l'éprouve l'autre jour dans l'intimité d'une répétition. Bonnet vissé sur la tête, barbe de mousse juvénile, Jeroen Verbruggen traverse en courant toute la salle et bondit sur scène. Cet ancien danseur étoile, considéré comme l'un des chorégraphes les plus prometteurs de sa génération, réunit garçons et filles autour de lui. Quelque chose ne joue pas, une affaire de rythme, lance-t-il, plus fraternel que commandeur. Mais tout cela sera réglé, jure-t-il, vendredi, jour de la première de *Ba/Rock*, soirée en deux actes, deux pièces, l'une sur des sonates de Scarlatti, l'autre sur le *Vena amoris* pénétrant jusqu'à l'âme de Jean-Philippe Rameau.

Dans l'ombre, Philippe Cohen assiste à la manœuvre comme il le fait depuis 2003, année où il succède à Giorgio Mancini à la tête du Ballet. Parce qu'il a la réputation de vouloir tout contrôler, certains le surnomment Diaghilev, du nom de l'inspirateur des fameux Ballets russes des années 1920. N'empêche que sa méthode porte ses fruits. Il la détaille.

Le Temps: Le Ballet du Grand théâtre est très demandé à l'étranger. Comment expliquez-vous ce phénomène?

Philippe Cohen: Notre force, c'est l'originalité des projets. Quand je suis arrivé, j'ai annoncé la couleur: nous ne ferions pas appel à des chorégraphes stars, les William Forsythe, Jiri Kylian, Mats Ek, ceux qui font le bonheur de tant de compagnies en Europe. C'était un choix pragmatique: souvent ces artistes n'ont pas le temps de se consacrer complètement à une production, ils délèguent ce soin à des assistants. Surtout, je voulais que nous nous distinguions. Toutes les grandes troupes ont leur pièce de Forsythe au répertoire. Nous avons misé pour notre part sur des créateurs repérés qui n'étaient pas encore des vedettes.

- Qui par exemple?

– Le Français Benjamin Millepied, danseur étoile au New York City Ballet. Quand nous lui proposons de monter «Casse-Noisette» en 2005, il a 28 ans et il n'a pas l'aura médiatique que lui donneront son mariage avec Natalie Portman et son passage à la tête du Ballet de l'Opéra de Paris. Je pourrais vous en citer beaucoup d'autres, le Flamand Sidi Larbi Cherkaoui et son merveilleux «Loin», ou encore l'hispanosuisse Cisco Aznar. Son imaginaire extravagant et follement romantique pouvait effaroucher. Son «Coppélia» en 2006 est l'une de mes plus grandes fiertés.

- Quand vous êtes arrivé en 2003, quel était le rayonnement international de la compagnie?

– Il avait beaucoup diminué, surtout nous n'avions plus grand-chose en magasin: peu de pièces à proposer. J'ai pris mon sac à dos et j'ai rencontré des directeurs de théâtre en leur expliquant ce que je voulais faire. Je me suis beaucoup appuyé sur l'image de la qualité suisse. La réussite du «Casse-Noisette» de Benjamin Millepied, celle du «Roméo et Juliette» de Joëlle Bouvier nous a aidés.

«Notre force, c'est l'originalité des projets», explique le patron du Ballet du Grand Théâtre Philippe Cohen / Eddy Mottaz



Le ballet du Grand Théâtre de Genève répétant Ba/Rock Eddy Mottaz

- On dit qu'il est plus difficile aujourd'hui de tourner, vu notamment la cherté du franc. Vous confirmez?

– Non. On a intégré cette donnée. Je dis plus facilement non à une tournée que je les recherche. Je tiens à ce que nous ayons du temps pour monter nos créations, huit semaines au minimum.

– Comment choisissez-vous les chorégraphes à qui vous confiez une création?

– Il faut qu'ils aient une écriture. Je n'ai pas été danseur chez Dominique Bagouet sans que ça laisse des traces. J'aime que la danse raconte quelque chose. Ce qui me touche par exemple chez Jeroen Verbruggen, c'est que je sens chez lui un fond tragique, au sens que ce terme peut avoir chez Sophocle.

- Ces cinq dernières années, toute la compagnie a été renouvelée. En fonction de quels principes?

– J'avais envie d'une unité esthétique et plastique. On dit souvent qu'il faut favoriser la diversité, celle des corps notamment. Moi, j'ai cherché une harmonie, une homogénéité, pour que les personnalités s'affirment non pas à travers un physique particulier, mais par un talent d'interprétation. Aux Etats-Unis, les gens sont fous de la troupe pour cette raison. «Ils sont tellement beaux», s'enthousiasment-ils.

- Il a parfois été question, en période de disette économique particulièrement, de supprimer la compagnie. Sentez-vous encore cette menace?

– Il me semble que ça a changé. Nous avons une reconnaissance forte à Genève, où nous avons un public d'inconditionnels de 6 à 7000 personnes. Même quand nous montons des pièces plus difficiles, nous sommes assurés de remplir la salle à 75%. Cette fidélité est fondamentale. Parce qu'on vit à Genève et qu'on dépend de fonds publics.

- Qui vous inspire en tant que directeur de compagnie?

– On me reproche parfois d'être Diaghilev, parce que je suis dirigiste. Mais la personnalité qui me marque à vie, c'est la danseuse et pédagogue Rosella Hightower, dont j'ai été l'élève à Cannes à la fin des années 1970. C'est elle qui m'a construit. J'ai habité chez elle. Elle disait toujours: «Si tu ne peux pas défoncer une porte, passe sous la barrière.» C'est ce que je fais.

«Je peins les gestes avec mes doigts»

Le chorégraphe Jeroen Verbruggen, 33 ans, signe «Ba/Rock», à l'affiche dès vendredi à l'Opéra des

Nations. Confidences d'un capitaine ailé

Peter Pan à la barre du Ballet du Grand Théâtre. Dans la nuit de l'Opéra des Nations, calé dans un fauteuil, le chorégraphe Jeroen Verbruggen, 33 ans, épouse chaque mouvement des danseurs. Les cordes sont grisantes comme toujours chez Jean-Philippe Rameau. Sur la scène, garçons et filles forment un instant un essaim noir et or, puis se dispersent en couples étrangement liquides. On se laisse aspirer par la vague de Rameau, trop sans doute. Jeroen interrompt le mouvement à l'instant et dévale la salle à la vitesse de Bambi – il chérit les animaux. A quelques jours de la première de son «Ba/Rock», de ce mariage entre Rameau d'un côté, Scarlatti et Couperin de l'autre, l'extase baroque n'est pas encore assurée.

Mais il est en face de vous à présent, jean grunge, bonnet de moussaillon sur visage d'enfant frondeur. Dans ses yeux d'ange bleu, un air de mutinerie à la mode de Peter Pan. Mais lesté d'un pragmatisme qui fait de lui un chorégraphe très demandé, artiste résident aux Ballets de Monte-Carlo, où il fait figure d'«enfant terrible.» A l'automne 2014, il entraînait le Ballet du Grand Théâtre dans un «Casse-Noisette» sombre et fantastique, un air de Tim Burton au pays de la fée Dragée. A l'époque, il venait de mettre un terme à une carrière de danseur soliste, admiré en Europe, dans des pièces de Jan Fabre, Sidi Larbi Cherkaoui ou Emio Greco, des références.

«Passer du très narratif Casse-Noisette à Rameau et Scarlatti, c'est un sacré écart, confie-t-il, un verre de jus de pommes à portée de lèvres. J'ai écouté toutes les sonates de Scarlatti dans ma cuisine, il y en a près de 400, c'était horrible. J'ai resserré peu à peu ma sélection pour n'en retenir finalement que cinq. J'y ai ajouté une pièce de François Couperin pour créer une ambiance. Ces compositeurs, c'était ma contrainte. Mais c'est ainsi que j'apprends, par la contrainte.»

Car il ne faudrait pas croire que Jeroen Verbruggen a des prétentions de petit caïd de la danse. «Mes héros s'appellent Alain Platel, Jan Fabre, Sidi Larbi Cherkaoui et ça ne fait que deux ans que je chorégraphie. J'ai une marge de progression. Mon leitmotiv, c'est que je dois me surprendre, sinon je m'ennuie.»

«Mais comment dirigez-vous vos danseurs?» «Je peins avec mes doigts les mouvements, je sculpte en parlant. Je ne leur demande pas de copier mes gestes, mais d'entrer dans un tableau.» Vendredi, soir de première, Jeroen rêverait d'être ailleurs. Ou alors d'attendre les spectateurs à la sortie pour leur demander ce qu'ils ont pensé. «La suite? Je n'ai pas de temps pour avoir une vie privée, mais je voyage. Je m'apprête à retourner au Japon, seul, pour voir l'île des lapins, celle des renards, pour skier aussi sur le Mont Fuji.» Peter Pan est insaisissable.

(Alexandre Demidoff)

http://www.resmusica.com/2014/11/15/la-poesie-dun-surprenant-casse-noisette/

LA POÉSIE D'UN SURPRENANT CASSE-NOISETTE

par Jacques Schmitt

Genève. 13-XI-2014. Grand Théâtre. Piotr Ilitch Tchaïkovski (1840-1893): Casse-Noisette, ballet-féérie en deux actes livret d'Ivan Vsevolojski et Marius Petipa d'après Histoire d'un casse-noisette d'Alexandre Dumas, lui-même inspiré du conte d'E.T.A. Hoffmann Casse-Noisette et le Roi des Souris. Chorégraphie: Jeroen Verbruggen. Décors et costumes: Livia Stoianova et Yassen Samouilov – On aura tout vu. Lumières: Bernd Ormerod. Avec Sara Shigenari, Marie; Nahuel Vega, Le Prince des Noix; Geoffrey Van Dyck, Drosselmeier; Ballet du Grand Théâtre de Genève (Direction: Philippe Cohen), le Roi, la Reine, la Princesse, les rats, les copines, les jeunes hommes. Orchestre de la Suisse Romande. Direction musicale: Philippe Béran.



Au Grand Théâtre de Genève, un Casse-Noisette féerique et dynamique.

Quelques « bouh » accueillent le chorégraphe <u>Jeroen Verbruggen</u> au moment des saluts. Issus probablement de grands connaisseurs du ballet Casse-Noisette déçus de n'avoir pas vu dans la chorégraphie de <u>Jeroen Verbruggen</u>, ni les tutus et ni le sapin de Noël traditionnellement montrés. Selon certains, il paraitrait même qu'on a intervertit certains numéros de la partition de Tchaïkovski. Sacrilège ?

Fustigeant souvent les libertés prises à l'opéra par des metteurs en scène avides de se montrer plutôt que de raconter le livret, votre serviteur se trouve tout à coup confronté avec un chorégraphe qui ne respecterait pas l'œuvre dans son origine. Grave dilemme ! Alors, que les traditionalistes l'excuse, mais en prenant les yeux d'un Candide, il ne jugera ce spectacle qu'en fonction de ce qu'il a vu et entendu.

Et voir est suffisant pour affirmer que la féérie et la poésie sont présentes à tous les instants de ce surprenant ballet. Féérie des costumes d'abord, avec ces improbables personnages vêtus de redingotes noires aux bordures blanches et coiffés de bonnets intégraux hérissés de piques rouge orangé du plus étonnant effet, pendant que Marie et ses copines sont vêtues d'un charmant justaucorps gris souris, les hanches rebondies par de légers coussins sur lesquels coule une longue jupe de mousseline colorée.

Féérie d'un décor qui pour dénudé qu'il soit fait appel a de très beaux éclairages pour le meubler. Sur le fond de scène noir, une armoire surmontée de gorgones fantomatiques. Des portes de verre miroir, dans un nuage brouillardeux, des personnages se précipitent sans discontinuer pour entourer l'effroi de Marie qui semble ne pas saisir ce qui lui arrive. Elle n'est pas la seule!



S'il est un reproche qu'on peut faire à la chorégraphie de Jeroen Verbruggen, c'est que sous le couvert d'une incontestable esthétique, il ne sait pas raconter son histoire. Non pas que les rats doivent être des rats, le Roi un roi, la Reine une reine, mais jamais on n'a l'impression qu'il nous raconte une histoire. Aussi poétique et impalpable ce conte soit-il.

Dans la masse des danseurs, difficile pour le néophyte de distinguer qui est qui. Où se trouvent le Roi, la Reine, la Princesse ? Seul personnage sublimement présent, le charisme débordant de <u>Sara Shigenari</u> (Marie) habite l'espace. Même noyée au milieu des autres danseurs, on ne voit qu'elle. Quel charme ! Quelle danse ! Qu'on ne nous méprenne pas. Nahuel Vega (Le Prince des Noix) et Geoffrey Van Dyck (Dosselmeier) dansent admirablement, se donnent à leur rôle avec beaucoup de métier et de conviction. Mais chez <u>Sara Shigenari</u>, sans même qu'on ait cherché à la porter sur le devant de la scène, il y a une légèreté, un investissement théâtral, une émotion profonde et un naturel du geste qui lui fait dépasser l'idée même d'une simple danseuse. Elle est l'artiste. Au sens noble du terme.

Reste que les chorégraphies d'ensemble sont admirables de dynamisme. Pas un instant de répit dans ce ballet écervelé mené sur un rythme soutenu. Malgré le rêve sous-jacent, l'humour du chorégraphe n'est pas absent. Par petites touches, il propose quelques furtifs gestes de malice que Verbruggen a l'extrême élégance de ne pas se répéter quand bien même les leitmotive de la musique le permettraient.

Dans la fosse, <u>Philippe Béran</u> mène avec précision un <u>Orchestre de la Suisse Romande</u> qu'on aurait aimé parfois plus présent, voire plus contrasté.

Crédits photographiques : © GTG/Gregory Batardon



Online-Ausgabe

L'Auditoire 1015 Lausanne 021 692 25 90 www.auditoire.ch Genre de média: Internet

Type de média: Magazines spéc. et de loisir



Lire en ligne

N° de thème: 833.001 N° d'abonnement: 1085044

Casser les codes

Jeroen Verbruggen, jeune chorégraphe belge, propose depuis jeudi 13 novembre et jusqu'au 21, une adaptation de Casse-Noisette

inédite , avec le Ballet du Grand Théâtre de Genève. Ovni dans la multitude de relectures déjà existantes, son Casse-Noisette

emporte le public pour un voyage dans un monde baroque, et témoigne du potentiel de ce chorégraphe prometteur.

On en a vu des versions de Casse-Noisette

. Best-seller des ballets, tradition familiale de Noël dans certains pays,

a le plus souvent cette image de divertissement de Noël, magique, à la mise en scène un peu kitsch, que l'on regarde toutefois avec plaisir, balletomane ou non. La plupart des compagnies proposent généralement des adaptations très proches de celle de Marius Petipa. Parmi celles-ci, la version de Rudolf Noureev que danse notamment le Ballet de l'Opéra de Paris sort déjà de ce carcan un peu dégoulinant, car plus fort en significations, plus sombre, mais toujours dans la magnificence de la virtuosité classique. Puis viennent les reprises plus récentes, néoclassiques à contemporaines. On citera celle de Maurice Béjart, délaissant un peu le conte au profit d'une lecture autobiographique du chorégraphe. Benjamin Millepied avait en 2005 également monté un

Casse-Noisette

à Genève, adaptation très moderne, géométrique, mais suivant peut-être toujours le fil original de l'histoire. La création de Jeroen Verbruggen ne ressemble en rien à tout cela.



© GTG / Gregory Batardon

De Noël, il ne reste que l'aspect festif. En effet, c'est dans un bal que prend place l'histoire, non plus dans une

fête familiale. Des adolescents dansent, gauches, peu à l'aise entre garçons et filles. L'une d'entre elle ne parvient pas à se faire une place parmi eux, moquée par ces demoiselles. Cette jeune fille, un peu garçon manqué, c'est Marie. Elle refuse de se soumettre à porter une robe comme les autres et paraît ne pas saisir ce qui est vraiment attendu d'elle. Elle s'échappe donc dans un monde parallèle, dans lequel elle triomphe du roi des rats et délivre le Prince des Noix. Tout un jeu de significations évoque donc le questionnement de soi, l'acceptation de notre identité, l'ensemble étant interprétable de multiples façons.

Cette création ne laisse pas de glace, bien au contraire. Tout d'abord, pour qui a dans la tête le ballet sous sa forme traditionnelle, particulièrement son ordre musical, c'est une surprise de taille. Le chorégraphe a appréhendé la musique de Tchaïkovski avec beaucoup de liberté. Le ballet s'ouvre donc sur un thème du soldat de Drosselmeyer, lequel reviendra à plusieurs reprises, la variation masculine du second acte se retrouve au début du premier, etc. Ceci questionne le lien qu'entretien un ballet et sa musique. Et malgré quelques transitions franchement surprenantes, cette liberté musicale prise par Jeroen Verbruggen fonctionne dans l'ensemble très bien.

Chorégraphiquement, Verbruggen a une patte bien à lui. Même si l'on sent parfois certaines influences, on pensera ici à Prejlocaj, Sasha Waltz ou Pina Bausch, il manie un intermédiaire entre contemporain et néoclassique tout à fait intéressant. Le travail des bras y acquière un rendu particulièrement réussi. Autre aspect original, la présence même de mouvements issus du break dance. Des compositions en tout cas prometteuses.

Malgré tout cela, on notera un déséquilibre entre les deux actes un peu gênant. Le premier commence fort, mais s'essouffle malheureusement un peu aux deux tiers. L'histoire n'y est pas d'une clarté évidente et le tout est donc difficile à suivre. L'acte finit toutefois en beauté sur la

Valse des Flocons

, laquelle comprend un jeu important avec les décors, et finit sur une pluie de paillettes. Au second acte, tout est plus limpide, plus continu, l'histoire s'éclaircit et les chorégraphies s'enchaînent de façon plus naturelle, du moins plus appréciable. Peut-être cette différence entre les deux actes est-elle pourtant voulue, illustrant la psychologie de Marie et du Prince, lesquels sont au deuxième acte libérés de ce qui les gênait alors. Ceci expliquerait cela et provoquerait un ressenti tout à fait approprié au déroulement de l'histoire.

En somme, une reprise réussie, dont il se dégage une ambiance différente de toutes les productions précédentes de cette oeuvre, qui mêle ici le conte aux mondes de Lewis Carroll (l'ambiance n'est d'ailleurs pas sans rappeler l'

Alice au Pays des merveilles

de Christopher Wheeldon). Ce ballet colle vraiment à cette compagnie, résolument contemporaine. Les

solistes Sara Shigenari et Nahuel Vega, respectivement Marie et le Prince, y interprètent avec justesse le malaise puis la liberté de leurs personnages. Les moments forts de ce Casse-Noisette

sont d'ailleurs le pas-de-deux final entre ces derniers, un passage vibrant, sans conteste le plus émouvant du ballet. Les danses de groupes le sont toutes également. Il s'en dégage une énergie palpable, c'est dans ces moments que la musique de Tchaïkovski est le plus joliment illustrée et que le talent du chorégraphe est le plus estimable

Un mot finalement sur la scénographie et les costumes. De ce côté, rien à redire. Le travail des créateurs Livia Stoianova et Yassen Smouliov apporte à la pièce cette ambiance baroque caractéristique et constitue un tout qui fonctionne. Les costumes sont vraiment un prolongement direct des sentiments des personnages. Ils illustrent le caractère de chacun d'eux.

Jeroen Verbruggen n'a que faire des codes. Il les brise dans cette création et montre qu'il est un chorégraphe avec qui il faudra vraisemblablement compter dans le futur. Il livre un Casse-Noisette

inédit, dont l'histoire peut se montrer certes un peu obscur, mais avec cet avantage de le sortir de son carcan de Noël. Vous pourrez désormais apprécier

Casse-Noisette

en août.

DANSERCANALHISTORIQUE.COM 18 NOVEMBRE 2014

http://dansercanalhistorique.com/2014/11/18/casse-noisette-de-jeroen-verbruggen/

« Casse-Noisette » de Jeroen Verbruggen

18 novembre 2014 par dansercanalhistorique Laisser un commentaire

Philippe Cohen, directeur du Ballet du Grand Théâtre de Genève, a été bien inspiré en commandant cette nouvelle production de *Casse-Noisette* à Jeroen Verbruggen, sur des costumes et une scénographie signée des couturiers parisiens d'On Aura Tout Vu. À voir jusqu'au 21 novembre.

Casse-Noisette, on le sait, est une histoire à tiroirs Car ce conte, en effet, ne prend tout son sens si l'on connaît d'abord L'histoire d'une noix dure à casser. Histoire à tiroirs, donc, et à miroirs. De ceux que l'on franchit en tremblant pour entrer dans le monde du rêve. Et dans le monde de Jeroen Verbruggen, il y a une armoire. Avec ses tiroirs et ses miroirs, et surtout sa magie, qui fait apparaître et disparaître tous les personnages, qui inverse le cours des choses ou part en fumée...

Bref, le *Casse-Noisette* de Jeroen Verbruggen est une féérie comme on n'en a pas vu depuis longtemps. Il faut dire qu'avec la baguette magique des couturiers d'On Aura Tout Vu, Livia Stoianova et Yassen Samouilov qui signent la scénographie et les costumes, ce jeune chorégraphe de trente-deux ans, tout juste sorti des Ballets de Monte-Carlo avait un sacré atout dans sa manche!



Ballet du Grand Théâtre de Genève, Casse-Noisette de Piotr Ilitch Tchaïkovski, novembre 2014 Chorégraphie : Jeroen Verbruggen Photo libre de droits, mention obligatoire : GTG/Gregory Batardon

Ça commence vite et fort, avec un probable Drosselmeier qui sort d'une armoire étrange, entouré d'improbables rats qui deviennent des rois grâce à des masques d'inspiration aussi excentriques qu'africains. L'orchestre de la Suisse Romande, dirigé par Philippe Béran, imprime un tempo alerte qui donne à l'ensemble une belle dynamique, et un équilibre des timbres parfait. L'idée du chorégraphe qui a changé l'ordre de quelques morceaux de la partition originale est, pour une fois, une vraie trouvaille, qui dope formidablement le ballet. On ne verra pas de sapin, mais cette armoire, mystérieuse et belle, inquiétante parfois, où tout se passe, d'un romantisme allemand biscornu avec ses gorgones et ses aigles, qui fait signe vers l'origine littéraire de ce conte d'E.T.A Hoffmann.

Les costumes et les éléments de décor (le tout ayant été réalisé superbement par les Ateliers du Grand Théâtre de Genève) des couturiers parisiens d'On Aura Tout Vu, qui habillent plus généralement Lady Gaga ou Conchita Wurst, sont extraordinaires, d'un minimalisme baroque, avec leur redingotes bien coupées, leurs justeaucorps mousseux d'un gris délicat avec de petits paniers qui évoquent des coques de noix, et leurs miroirs éteints. Et un lustre monumental plus rutilant et plus festif que n'importe quel arbre de Noël, d'ailleurs dont tout le folkore est absent ici.



Ballet du Grand Théâtre de Genève, Casse-Noisette de Piotr Ilitch Tchaïkovski, novembre 2014 Chorégraphie : Jeroen Verbruggen Photo libre de droits, mention obligatoire : GTG/Gregory Batardon

Ce qui reste du conte est sans doute l'essentiel, soit l'histoire d'une jeune adolescente, Marie (Sara Shigenari, superbe danseuse), rejetée car différente, qui a besoin de briser sa coquille, vivant volontiers dans ses rêves et un monde fantasmagorique. Alors, s'ouvre à elle toutes sortes de métamorphoses qui travestissent sa réalité difficile et ennuyeuse. *Casse-Noisette* est donc traité comme un conte initiatique, mais aussi philosophique, car il ouvre à toutes sortes de réflexions sur l'identité et l'image de soi, des autres, la pluralité du moi et la relation au monde.

On y retrouve aussi les rats – ou tout du moins, de curieuses créatures qui aiment à fouiner et se déplacer en groupe, des soldats de bois, un Casse-Noisette devenu un petit monstre qui doit se

dépouiller de tout pour devenir Prince des Noix et bien sûr, un Drosselmeier tout à fait magicien, dont on ne sait jamais qui il est vraiment.



Ballet du Grand Théâtre de Genève, Casse-Noisette de Piotr Ilitch Tchaikovski, novembre 2014. Chorégraphie: Jeroen Verbruggen Sara Shigenani (Marie) et Naihuel Vega (Le Prince des Noix). Photo libre de droits, mention obligatoire: GTG/Gregory Batardon

Mais la vraie surprise et l'essentiel de ce *Casse-Noisette* est le talent chorégraphique de Jeroen Verbruggen. Outre les mouvements d'une célérité hallucinante, c'est leur stylisation qui frappe d'abord. Le premier salut, en ce sens, est déjà une signature. Mais l'ensemble de la gestuelle est pleine d'idées fortes, comme ces subtils décalages des équilibres qui donnent au corps une impression de flou, ces avancées heurtées et anguleuses qui signalent l'ambiguïté des personnages, les mouvements tout à fait tordus de Drosselmeier, des sauts inouïs qui s'arrêtent bloqués pour signifier le Casse-Noisette, la jambe qui lâche suggérant que les soldats de plomb sont bien éclopés, et des ensembles fluides, qui glissent au sol ou ne rechignent pas à incorporer soudain une figure de hip-hop...

Bref, un *Casse-Noisette* très réussi, d'une grande sensibilité, qui en met plein les yeux, et nous entraîne dans un monde de chimères et de merveilles, grâce aux vingt-deux danseurs du Ballet du Grand Théâtre de Genève, qui font preuve d'un engagement et d'une interprétations remarquables.

Agnès Izrine

Grand Théâtre de Genève jusqu'au 21 novembre 2014.



«Casse-Noisette», idylle au pays des ombres



façon Michael Jackson. L'héroïne découvre de l'autre côté de l'armoire une faune

> Scène Le Belge Jeroen Verbruggen imprime sa griffe noire à la féerie de Tchaïkovski

> Il signe avec le Ballet du Grand Théâtre à Genève un spectacle marquant

Alexandre Demidoff

Un Casse-Noisette dark; excitant comme un sabbat, manière Michael Jackson; élégant comme le gibus du chapelier d'Alice au pays des merveilles – celui que Johnny Depp incame dans le film de Tim Burton. C'est ce que Jeroen Verbruggen, 31 ans, offre au Grand Théâtre. Un carnaval spectral plutôt qu'un carrousel de mousseline. Au placard, la fée Dragée et ses sucreries! Le jeune chorégraphe belge transfuse dans la musique de Tchaïkovski – ce ballet qui, en 1892, est sa révérence avant de mourir – un sang d'encre, le goût caféiné qu'a pour lui l'adolescence.

Ce Casse-Noisette, confiait-il dans sa loge la semaine passée, c'est son baptême de l'air (LT du 11.11.2014). Son premier grand vol en tant que chorégraphe. Point de vue personnel, sens de la composition et de la chute: le néophyte tient ses promesses. Les vingt-trois danseurs du Ballet de Genève troussent la féerie, non pour la souiller, mais pour lui faire avouer sa mélancolie. Au coin de la page, un visage ingrat guette, celui de l'héroïne Marie tourneboulée par l'inconnu.

Monter Casse-Noisette, c'est choisir l'habillage. La cosmétique ici est essentielle. En 2005, au Bâtiment des forces motrices, le chorégraphe et danseur Benjamin Millepied s'associait à l'illustrateur Paul Cox. Celui-ci mettait en pièces le décor traditionnel: un jeu de formes fantasques donnait un air pop et acide à la Noël de Marie. Le Ballet de Genève brillait, gai comme un diabolo menthe.

gat comme un diabolo mentne.

Est-ce l'adolescence qui l'habite
encore? Jeroen Verbruggen a une
vision plus tourmentée de
l'œuvre. Il a lu et relu le récit
qu'E. T. Hoffmann, cet apôtre de la
littérature fantastique, écrit en
1816. Il a écouté en boucle la musique de Tchaïkovski. Des images

sont nées, à rebours de l'éclat de la légende, celle que Lev Ivanov et Marius Petipa écrivent avec le ballet de Saint-Pétersbourg en 1892. Il s'est senti flotter comme Marie, bouder comme Casse-Noisette, flamber comme le prince. Il a demandé aux designers parisiens Livia Stoianova et Yassen Samouilov – qui ont habillé, entre autres stars, Lady Gaga – de lui dessiner le Casse-Noisette de ses rêves.

Voyez les danseurs Sara Shigenari et Nahuel Vega. Son bras à lui, sa chute à elle. Leur baiser d'étourdis

Il y serait question d'une frousse, d'une tentation et d'une transgression. D'une peau de chapin qui deviendrait peau de lapin. Ce Casse-Noisette serait l'histoire d'un ravissement. Livia Stoianova et Yassen Samouilov, dont la maison s'appelle On aura tout vu, se sont exécutés. Au cœur du conte, pas de sapin, non. Mais une armoire géante, coiffée de chaque côté d'une horloge, dévorée sur ses hauteurs par un animal

fantastique niché dans un entrelacs de bois. C'est de cette boîte à chimères que surgiront bientôt un escadron de mâles en grand uniforme, un essaim de fausses copines tournicotant autour de Marie, satellite tétanisé dans une

galaxie trop grande pour elle: On s'engouffre dans l'armoire? Pas tout de suite. Dans la nuit du théâtre, une jeune fille aligne des pas de moineau. Philippe Béran retient encore la bride de l'Orchestre de la Suisse romande. Cette apparition, c'est Marie dans un halo. Mais voici que Philippe Béran, enchanteur à la baguette. tourne la première page du livret. Les fausses copines annoncées, va-guement pimbêches, fendent l'ombre d'un pantalon cavalier, minaudent des épaules, recou-vrent surtout de leur suffisance la rêveuse et l'habillent pour le bal de tous les espoirs. Ça tourbillonne à présent, en couple, mais au milieu de cette floraison, une fleur se pâme: Marie attend son transport.

Allez, faites le pas! Dans l'armoire, tous! Casse-Noisette en surgit, bèau comme un grand veneur. Il est blessé: le monde qu'il ouvre à Marie sera blessant. C'est qu'elle se frotte à une humanité aussi désirée que redoutée. Elle déferle, sans visage, cette humanité, crinière sanglante en guise de chevelure; bientôt d'autres garçons et filles, sanglés dans leur costume d'effroi, avec leurs épaulettes à piques, Jeroen Verbruggen soigne chaque tableau: la valse des uniformes, sous un lustre pyramidal; des étoiles s'étiolent, Tchaïkovski est une neige d'or. Ou encore ce bal où l'héroïne menace de s'évaporer, où le Prince des Noix se transforme en zombie, strié de plaques rouges et laiteu-

ses, corps étranger absolu.

Ce Casse-Noisette est un festin d'ombres – Marie, son tutu, ses épaules bouffantes, en est la source et l'émanation. Jusqu'à cette apothéose. Voyez Sara Shigenari et Nahuel Vega, délivrés de leurs démons. Son bras à lui, sa chute à elle. Leur vitesse quand ils s'aspirent. Leur baiser d'étourdis. Tchaïkovski est une montagne russe. Ils visent les nuages. Dans le décor d'On aura tout vu, les nuées sont sous leurs pieds. Serait-ce ça, le septième ciel?

Casse-Noisette, Genève, Grand Théâtre, jusqu'au 21 octobre,

à 19h30; loc. et rens. 022 322 50 50 et www.geneveopera.ch

MURMURES.INFO 18 NOVEMBRE 2014

Casse-Noisette- Ballet du Grand-Théâtre- Du 13 au 21 novembre 2014 (Théâtre)

Pour le premier spectacle de la saison de danse, le Ballet du Grand-Théâtre présente Casse-Noisette, le chef d'œuvre de Tchaïkovski. C'est le belge Jeroen Verbruggen, ancien danseur des Ballets de Monte-Carlo, qui a signé la chorégraphie.

Fantastique et merveilleux, ce nouveau Casse-Noisette représente un tournant dans la carrière du chorégraphe puisque c'est son premier spectacle avec orchestre, sa première commande d'un spectacle tout public et la première fois qu'une de ses chorégraphies occupe la soirée entière. Et le défi n'était pas des moindres quand on sait que Casse-Noisette a déjà fait l'objet de maintes productions et a déjà été vu au moins une fois même par le spectateur le plus novice. Un défi relevé haut la main! Verbruggen parvient à nous livrer une version originale focalisant le regard sur Marie, une jeune fille en quête d'identité qui va s'éveiller à l'amour et Drosselmeyer, un 'Monsieur loyal' qui cache en lui le prince que Marie doit libérer. Même si l'ambiance reste festive et ne tombe jamais dans le macabre, le spectateur est plongé dans un univers onirique proche de celle de Tim Burton dans L'étrange Noël de Monsieur Jack. Et tout en conservant des clins d'œil aux éléments traditionnels du ballet, Verbruggen n'hésite pas à en casser les codes. On ne trouvera par exemple pas de sapin de Noël.

Inspirés par l'univers baroque, les costumes ont fait l'objet d'une attention toute particulière. Ils sont signés ainsi que la scénographie par le duo de couturiers Livia Stoianova et Yassen Samouilov de la maison parisienne On aura tout vu. Les changements de costumes sont très fréquents. A tel point que les danseurs n'ont le temps de remonter dans les loge et doivent se changer sur des chaises en coulisses.

La danse exubérante et virevoltante est magnifiquement servie par la troupe virtuose du Ballet du Grand-Théâtre. Quant à la musique, elle est jouée par l'Orchestre de la Suisse romande sous la baguette savante de Philippe Béran.

Un excellent moment de danse qui nous en met plein la vue!

Casse-Noisette
Ballet du Grand-Théâtre
Grand-Théâtre de Genève
Direction musicale : Philippe Béran
Chorégraphie : Jeroen Verbruggen

Scénographies et costumes : Livia Stoiana et Yassen Samouilov

Lumières: Ben Ormerod

Durée du spectacle : 1h 50 avec entracte

[Paola]



Les costumes réalisés par la maison parisienne On aura tout vu subliment la prestation remarquable des danseurs. GREGORY BATARDON

«Casse-Noisette» fait de l'éveil un enchantement

Danse

La création du chorégraphe Jeroen Verbruggen pour le Ballet du Grand Théâtre est une très belle réussite

Pas de traditionnel sapin de Noël dans son Casse-Noisette, mais un haut lustre de cristal décoré de flûtes de champagne, baigné d'une douce lumière rosée. Pas de flocons de neige, mais une averse rafraîchissante de confettis argentés. C'est sa vision toute personnelle du ballet de Tchaïkovski que Jeroen Verbruggen porte sur la scène du Grand Théâtre. Des tableaux fantasmagoriques nés dans l'esprit du chorégraphe s'animent. Une armoire sert de sas entre ici et ailleurs, hier et demain, et de port d'attache dans l'éveil à l'amour et la quête de soi. Ces notes de musique que chaque spectateur a en tête sont vivifiées par un sang frais à la pulsation rapide. Les pas, les gestes, les attitudes semblent totalement neufs, jamais vus, jamais explorés, alors même que de l'ensemble se dégage une délicate impression d'harmonie atemporelle et de classicisme.

Jeroen Verbruggen n'avait ja-

mais travaillé avec le Ballet du Grand Théâtre. Comment le croire? Ce Casse-Noisette va comme un gant à la compagnie genevoise, qui sublime sa fraîcheur et exalte son inventivité. Sara Shigenari (Marie), Nahuel Vega (le Casse-Noisette) et Geoffrey Van Dyck (Drosselmeier) collent à la peau de ces trois icônes revisitées par le talent du jeune Belge, qui fait de leur passage sur scène un cheminement vers l'identité de chacun. Les costumes, réalisés par la maison parisienne On aura tout vu, soulignent avec goût le sens de cette quête tout en la rendant lumineuse et festive.

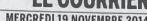
On sort tout sourire de ce *Casse-Noisette*, avec la conviction qu'on ne l'oubliera pas de sitôt.

Pascale Zimmermann

«Casse-Noisette» de Tchaïkovski au Grand Théâtre jusqu'au 21 novembre. Rés. au 022 322 50 50 et sur billetterie@genevaopera.ch



Découvrez nos images sur www.ballet.tdg.ch



Enfance fantastique

BALLET • Au Grand Théâtre de Genève, par un univers gothique stylisé, «Casse-Noisette» piste le jeune âge dans son acceptation de la différence.

BERTRAND TAPPOLET

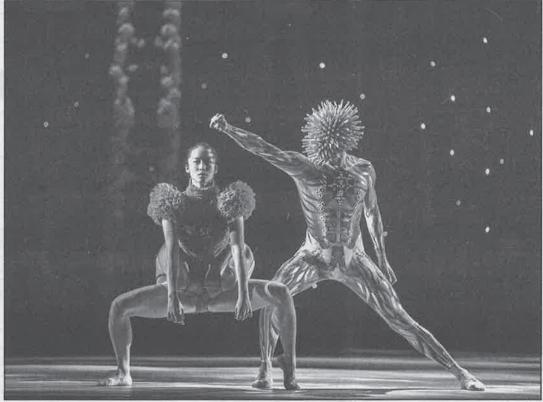
Dans ce ballet postmoderne minimaliste et baroque de pantins déglingués, le deuil de soi n'a pas besoin de défunt. Au Grand Théâtre de Genève, de la danse aux costumes et décors. le Casse-Noisette traduit avec bonheur la synthèse de l'esthétique chorégraphique de Tchaïkovski. Loin de sentir le sapin de la nativité, la proposition distille le parfum du fantastique et d'une démoniaque malédiction sous influence cinéma.

On est proche d'un Guillermo Del Toro, dont le film Le Labyrinthe de Pan voit le rêve comme alternative à la solitude de l'enfance et aux appréhensions face au réel. S'y déploie le goût du compositeur russe pour le conte merveilleux, aux soubassements initiatiques, psychanalytiques et ordaliques chers à l'écrivain et musicien E.T.A. Hoffmann, qui a inspiré le livret.

Prenez Marie, passée par la durassienne et joueuse Sara Shigenari. Aussi inventive et déterminée que l'Alice de Lewis Carroll, elle est malmenée par ses copines. Et cristallise le brusque abandon de l'enfant à l'instant présent par un jeu identitaire au miroir. Son index investigue son reflet jusqu'au rire, fidèle au thème romantique de la faculté de dédoublement.

Surréalisme magique

Le conte met en jeu des si-tuations cliniques, la folie comme moyen de dépassement créatif, le supranaturel, l'irrévérence de la caricature. La chorégraphie de Jeroen Verbruggen vaut ainsi pour ses mouvements sériels véloces. Ce mélange de déstructurations articulaires, mouvements contrariés, pantomimes somatiques. Entre l'animé et l'inanimé, l'ensemble donne l'impression d'être traversé par un arc électrique. Dans leur mécanique convulsive, les «personnages» du conte



Sara Shigenari (Marie) et Nahuel Vega (Prince de Noix), stars du Casse-Noisette. GTG/GREGORY BATARDON

ramènent à un conflit entre le vouloir-vivre et le pouvoir-dire. Le corps se plie en une révérence d'insecte, se tend en une mouvante sculpture.

De jaillissements intranquilles en apaisements douloureux, on assiste à une sorte de mise en chaos et tensions de la geste néoclassique pour une danse souvent désarticulée, retenue dans une grotesque bizarrerie. Cette histoire demande à voir le «beau» sous la coque du «laid», comme la tête du Prince recouverte de «la bogue piquetée orangée d'une châtaigne et non du symbole viral d'une pandémie», selon le chorégraphe.

Ce que Tchaïkovski pose pour l'opéra garde ici sa pertinence: «Je n'admets l'élément fantastique dans l'opéra que dans la mesure où il n'entrave pas l'action des personnages réels, avec leurs passions et leurs sentiments humains.» Comme tissée dérrière la membrane du songe, la direction d'orchestre infuse des touches d'impressionnisme sonore promptes à suggérer les visions hallucinatoires.

Rêve dans le rêve

La chorégraphie fait de la logique du rêve ce qui continue en l'être quand ce dernier ne peut plus continuer dans la réalité, quitte à rendre la fable un brin hermétique. Mais elle revient à la structure du conte, qui procède par récits enchâssés, mise en abyme où le rêve du parrain contient celui de Marie.

Le maître de marionnettes Drosselmeier (excellent Geoffrey Van Dyck) se démultiplie et offre à sa filleule le petit soldat de bois à la mâchoire concasseuse. Casse-noisette devenu Prince des Noix (Nahuel Vega, impressionnant) est alors en justaucorps rappelant les écorchés de planches d'anatomies. Il porte les symboles des corps constitués de la socialisation adulte totalitaire de la fin du XIXº siècle. Soit l'Eglise et l'Armée.

Imaginant des cabinets de curiosités faits accessoires et habits, la performativité dramaturgique des stylistes d'On aura tout vu excelle dans l'hybridation des époques, sens et matières. La chose s'étend jusqu'aux muselières fleuries répercutant à une sociabilité bourgeoise festive le sourire-cicatrice de Drosselmeier façon Joker dans Batman, fidèle au portraitiste balzacien que fut Hoffmann. I

Jusqu'au 21 novembre, Grand Théâtre, Pl. Neuve. Loc: www.geneveopera.ch

Ballet du Grand Théâtre de Genève

Un autre Casse-Noisette, s'il vous plaît

Casse-Noisette - chor. Jeroen Verbruggen, mus. Piotr I. Tchaïkovsky Genève, Grand Théâtre

Peut-on encore inventer une version de Casse-Noisette sans risquer l'ennui ou la mauvaise copie? Ce ballet reste une gageure pour les chorégraphes qui s'y frottent. Pourtant, après Matthew Bourne, Benjamin Millepied, Andy Degroat et tant d'autres, Jeroen Verbruggen, ancien danseur des Ballets de Monte-Carlo, relève le défi en répondant à l'invitation de Philippe Cohen, directeur du Ballet du Grand Théâtre de Genève et véritable découvreur de talents. Avec son oeil implacablement juste, Cohen peut jouer le coach auprès de ces débutants auxquels il donne l'opportunité de se lancer.

Le jeune chorégraphe belge, qui a renoncé à sa carrière de danseur pour se consacrer entièrement à la chorégraphie, n'a que quelques pièces courtes à son actif et affronte pour la première fois une partition imposante, avec un orchestre dal vivo et 22 danseurs (toute la compagnie) pour un full evening ballet.

S'il s'éloigne des récits d'E.T.A. Hoffmann et d'Alexandre Dumas, ainsi que du ballet traditionnel russe qui s'en inspire, Verbruggen raconte lui aussi une histoire, avec une verve gestuelle irrévérencieuse, souvent drôle, parfois même triviale – il n'hésite pas à envoyer des claques sur le derrière de Clara -, en tout cas toujours virtuose. Il possède une façon d'utiliser le langage classique en le tordant de façon imprévisible. Un vent de folie traverse le plateau et ce climat de fantastique n'est pas sans rappeler certaines pièces de Mark Morris ou encore l'univers du cinéma de Tim Burton.



Nahuel Vega, Sara Shigenari – Ballet du Grand Théâtre de Genève: "Casse-Noisette", c. Jeroen Verbruggen (ph. G. Batardon)

Mais la solidité du ballet tient aussi aux différentes couches de sens qu'il révèle: au-delà du plaisir esthétique qu'on éprouve devant l'exubérance des tableaux et leur impeccable interprétation, derrière l'enchantement de la fête, il s'agit aussi d'une quête d'identité, comme on peut s'y attendre lorsqu'il s'agit d'une première œuvre importante.

Verbruggen n'est pas venu seul à Genève. Les costumes et les décors sont la création d'un couple d'artistes, Livia Stoianova et Yassen Samouilov, qui avaient déjà travaillé avec lui dans le passé. Ils sont parvenus à rendre la féérie de ce ballet - un classique des fêtes de fin d'année – par des moyens très simples: une

immense armoire étincelante, recouverte de miroirs, plantée au milieu d'un plateau nu, dont les trois portes ouvrent sur le rêve quand s'en échappe une armée de jeunes garçons derrière un Drosselmeyer prêt à briser toutes les malédictions qui pèsent sur la petite fille Clara. Quelques effets de pluie d'or, des costumes extravagants, mais pour le reste, c'est un décor minimaliste dans lequel se déploie une troupe rajeunie et en grande forme.

Sonia Schoonejans

Het Nationale Ballet

Lumière et ombre sur Bach

Mus. Johann Sebastian Bach: In Light and Shadow - chor. Krzysztof Pastor; Axiom Of Choice - chor. Ernst Meisner; Fantasía - chor. Hans van Manen; A Million kisses to my skin - chor. David Dawson

Amsterdam, Muziektheater

Le programme "Back to Bach" de Het Nationale Ballet à Amsterdam comprenait une courte vidéo réalisée par l'ancien premier danseur de la compagnie Altin Kaftira, laquelle réunissait les images d'un violoncelliste jouant du Bach et celles d'un danseur se produisant sur une plage. Peut-être inconsciemment, le film synthétisait ce qu'on a vu sur scène: le chorégraphe peut plonger profondément dans la musique, comme le violoncelliste, pour en révéler les secrets, ou bien il peut se retrouver impuissant comme le danseur à fixer la mer, se limitant à imiter la musique. "Back to Bach" nous les montre tous les deux.

